

Les Somnambules

Une escapade magique

Ophélie Pennastig


Les Somnambules

Une escapade magique

Ophélie Pemmarty

*Bien qu'il soit offert, ce texte est soumis au droit d'auteur.
La reproduction, diffusion payante ou location sont interdites sans autorisation préalable de
l'auteur (art. L122-4 et L335-2 du code de la propriété intellectuelle).*

4 avril 2013

Je serre la main d'Enzo tandis que l'avion se met à rouler sur la piste, en fait je ne sais même pas si je dois appréhender ce moment ou non. Il m'adresse un sourire tendre mais légèrement moqueur.

Ça me rappelle le jour où il m'a dit qu'on partait et qu'il m'a demandé, dans une parfaite imitation du sketch de Gad Elmaleh : « Ah bon ? T'as peur en avion ? J'vois pas le problème ! »... Ça vous dit quelque chose, hein ? Ce spectacle est à mourir de rire.

Et le temps d'y repenser... pouf ! L'avion a décollé. Finalement, même pas peur. Hé, ça va, vous pouvez arrêter de rire ! Je ne l'avais jamais pris, donc je ne pouvais pas savoir.

Alors voilà, Enzo et moi, on part quelques jours en vacances. Histoire de souffler un peu avant la dernière ligne droite, celle qui nous conduira à la case « Bac ». Gloups. Pour éviter de stresser à l'avance, je ne prononcerai plus ce mot tant qu'on ne sera pas rentrés, d'accord ? Mais avant, il faudrait peut-être que je vous dise où on va. Eh bien, direction Londres.

Les parents d'Enzo voulaient depuis longtemps qu'on leur rende visite, on s'est décidés il y a un mois ou deux. J'appréhende un peu les retrouvailles – comme à chaque fois que je suis en leur présence – mais il n'y a aucune raison pour que ça se passe mal, désormais.

En plus de ça, une surprise m'attend là-bas. Je n'ai absolument aucune idée de ce dont il s'agit, mais à voir les airs de conspirateur d'Enzo, ça doit être assez important !

Comme s'il lisait dans mes pensées, mon petit ami me chuchote à l'oreille :

- Alors, il te tarde ?
- Je ne sais pas quoi, mais oui !
- Tu seras bientôt fixé...

Et en plus, il en rajoute ! Je vais devoir prendre mon mal en patience... Enfin, mal, c'est un bien grand mot. Comme s'il pouvait se passer quoi que ce soit de négatif quand je suis avec Enzo.

Cela dit, les derniers temps ont été assez difficiles, pour nous. Surtout au lycée. Jonathan tout seul, c'était de la rigolade, d'autant plus que personne ne l'appréciait vraiment. Sauf que cette année, il s'est fait de nouveaux amis... Les trois autres gars, des brutes épaisses, ne sont pas dans notre classe... c'est toujours ça de gagné. Mais le reste du temps, dès qu'ils peuvent nous pourrir la vie, ils ne s'en privent pas. Au début, c'était juste des moqueries, des sous-entendus ou des blagues douteuses lancées dans les couloirs.

Il faut préciser qu'Enzo et moi, on ne s'affiche pas vraiment, au lycée. Les gens savent qu'on est ensemble, mais ce n'est pas pour ça qu'on va s'embrasser à pleine bouche au milieu de la cour... Non pas qu'on se cache, c'est seulement de la pudeur. Ne vous inquiétez pas, on se rattrape largement à la maison ! Héhé.

En tout cas, avant, il nous arrivait de nous tenir par la main, mais plus maintenant. On doit juste se contenter de rester côte à côte. Parce que ça ne s'est pas arrêté aux blagues et aux insultes dans les couloirs...

Après, il y a eu les menaces, nos sacs de cours jetés aux ordures ou nos affaires volées dans le gymnase, les croche-pieds au réfectoire et les bousculades dans les escaliers. On est aussi devenus la cible de toutes sortes de projectiles, du stylo au ballon en passant par les livres scolaires... sympa le quotidien, n'est-ce pas ?

Si nos amis – Alice, Florent, Mickaël, Lola et Kathleen, qui est aussi arrivée cette année – nous défendent et nous soutiennent, ce n'est pas le cas de la plupart des autres élèves. La raison ? Bah, inutile de chercher midi à quatorze heures : ils ont peur. Et souvent, c'est tellement plus facile de fermer les yeux... Bon, c'est vrai que ceux de la bande de Jonathan ne sont pas rassurants. Et en plus de ça, ils sont assez malins pour faire en sorte qu'aucun prof ou surveillant ne voie jamais ce qui se passe.

Alors voilà, c'est un peu la galère. Un peu beaucoup, même. Et parfois, on ne sait pas trop quoi faire. Mais j'ai peur que si on en parle trop, si on va se plaindre, ça risque d'envenimer encore la situation. Je ne veux pas leur donner cette importance-là. Je ne veux pas les laisser penser qu'ils ont réussi à nous atteindre. J'espère juste que ça ne deviendra pas plus grave... Avant les vacances, ils s'étaient un peu calmés, il faut garder espoir. Ne jamais envisager le pire !

- Tu es sûr que t'as pas la trouille ? me lance soudain Enzo. T'es tout blanc.
- Mais non, j'ai pas peur.

Il rit tout bas, pas très longtemps, mais juste assez pour que je perde complètement le fil de mes pensées. Aaaah, Enzo... Je suis complètement dingue de lui – ce n'est pas une nouveauté, me direz-vous – et si je pouvais, je passerais mon temps à le regarder. Lui, ses grands yeux couleur mer des Caraïbes, ses cheveux noirs en pétard, ses lèvres au contour délicat, son corps... Hum, rectification : en fait, je ferais davantage que le regarder...

- Maintenant, on dirait que tu vas me sauter dessus, susurre-t-il alors.
- Ce n'est pas totalement faux.

Si la mamie de l'autre côté de l'allée nous entend, elle risque de s'étrangler avec le thé que l'hôtesse de l'air vient de lui servir.

- Ça te plairait, hein ? reprend Enzo.
- Quoi donc ?
- Ahah, quelle innocence, Quentin...

Non mais, regardez-le avec son petit air aguicheur ! Je me demande ce qui me retient de... Une brusque secousse me le rappelle : on est dans un avion – au-dessus de la Manche en ce moment-même – et il y a plein de gens autour de nous. De quoi réfréner nos ardeurs adolescentes...

Une demi-heure plus tard, on récupère nos bagages dans les sous-sols – du moins, on dirait – de l'aéroport avant de quitter ce dernier. Il est neuf heures du matin.

À l'extérieur souffle un vent glacial, on ne se croirait pas en avril. Je regarde autour de moi : tout est gris, bondé et bruyant, comme dans n'importe quel aéroport ou gare. Je n'ai pas l'impression d'être en Angleterre... jusqu'à ce que je me demande bêtement pourquoi les conducteurs des voitures sont assis du mauvais côté. Mince, ça fait bizarre, en vrai !

- Tes parents ne devaient pas venir nous attendre ? je demande à Enzo.
- Non, on les retrouvera plus tard. Tu ne veux pas ta surprise ?
- Bien sûr que si !

À ce moment-là, un taxi s'arrête juste devant nous. Le chauffeur descend pour nous aider à ranger les valises dans le coffre, puis se réinstalle au volant. Enzo me pousse doucement sur le siège arrière.

- On va où ?
- Tu verras !
- J'ai même pas droit à un petit indice ?
- Non, même pas.
- Pff !

Je fais mine de râler, alors que je suis aux anges. C'était vraiment une bonne idée de partir quelques jours tous les deux. Lui et moi, loin de notre environnement habituel... Ça me donne l'impression de pouvoir le redécouvrir. Et j'adore ça.

Pendant le trajet, le ciel s'assombrit encore plus, jusqu'à ce qu'une fine neige se mette à tomber... hum, le début du printemps ? Visiblement, ce n'est pas pour aujourd'hui. Du coup, ça devient difficile de contempler le paysage et de découvrir cette ville inconnue qui s'offre à nous.

Après une petite heure de route, le taxi ralentit. Bizarre, les alentours ressemblent davantage à une banlieue qu'un centre-ville, alors que les parents d'Enzo vivent dans Londres même...

- Ferme les yeux, m'ordonne Enzo à ce moment-là.
- Quoi ? Non mais, arrête les conneries...
- Allez, joue le jeu !

Quand il a quelque chose en tête, celui-là ! Je ferme les paupières, pendant une trentaine de secondes environ, et puis...

- C'est bon, murmure Enzo.

J'ouvre les yeux, ma bouche suit le mouvement sous le coup de la surprise. Ça alors ! Je n'en reviens pas. Pourtant, je savais que c'était ici, j'avais tout suivi quand ça a ouvert. Mais je suis tellement tête en l'air que, pas une seule fois, en me disant qu'on allait à Londres, je n'ai pensé à ça. Wouah.

Hum, vous voulez peut-être savoir, c'est ça ?

On se trouve sur un immense parking bordant, juste en face de nous, un bâtiment tout aussi grand au sommet duquel s'étalent les mots « *The Making Of... HARRY POTTER* ». Autrement dit, la reconstitution dans les anciens studios des décors, costumes et accessoires qui apparaissent dans les films.

- C'est, c'est... je balbutie.
- Oui ?
- C'est trop géniaaaaal !

Ma voix déraile sur le dernier mot, mais tant pis. Je suis totalement époustouflé.

- Allez, viens. Je t'ai déjà fait attendre assez longtemps !

On descend tous les deux du taxi, le conducteur n'avait même pas coupé le contact. Il se met à reculer mais je m'exclame :

- Et nos valises ?
- T'inquiète, il va les poser directement chez mes parents.
- Alors comme ça, tu avais tout planifié, hein...
- Exactement, me sourit Enzo.

Je dépose un baiser sur ses lèvres, avant de me laisser entraîner vers l'entrée, à travers les rafales de vent mêlées de neige.

Lorsqu'on entre dans le grand hall d'accueil, c'est comme si on avait laissé la réalité derrière nous. D'immenses photos des acteurs ou de scènes particulières sont disposées en haut des murs, tout autour de la salle ; tandis que la musique caractéristique retentit déjà. De quoi donner l'impression que là, tout près, la magie existe réellement...

Tandis qu'on intègre la file d'attente après avoir récupéré des guides audio pour la visite – pauvres français que nous sommes – je sautille d'impatience. Ça, pour une surprise, ça en est une !

- Mon idée a l'air de te plaire, on dirait ? s'enquiert alors Enzo.
- J'ai du mal à y croire tellement c'est super.

Il me regarde avec cet air tendre que je connais bien et que j'adore. Je vous ai déjà dit que ce mec est le plus merveilleux du monde ? Ah, oui, c'est vrai...

La suite de la journée est aussi géniale que je l'avais pressenti en découvrant la surprise. Je ne veux pas vous décrire tout ce que l'on voit – ce serait vous gâcher la surprise si vous décidez d'y aller un jour – mais je peux vous assurer que c'est absolument magnifique. Comme si on avait basculé dans un autre monde, où tout serait possible.

J'ai l'impression d'être redevenu gamin et de redécouvrir cet univers magique que j'avais si souvent imaginé en lisant les livres, ou vu dans les films. Les décors, les costumes, les différents lieux, les accessoires... tout est là, tangible, réel ; construit et réalisé dans les moindres détails. De quoi en rêver pour toutes les nuits à venir... et les jours aussi ! Heureusement qu'on peut prendre des photos, j'aurais beaucoup trop peur d'oublier tout ça !

Après avoir fait durer la visite au maximum, on traîne longtemps dans la boutique officielle, histoire de s'en mettre encore plein la vue.

– Tu veux du chocolat spécial « Honeydukes » ? me propose Enzo quand on passe devant le coin où est reconstituée la fameuse confiserie.

– Hum, je n'oserais même pas le manger !

– Ce serait bien une première, se moque-t-il en m'adressant un clin d'œil.

On reste là jusqu'au dernier moment, quand les employés se rassemblent pour fermer les portes.

– Tu crois qu'on ne peut pas se faire enfermer dans un coin ? je souffle à Enzo. Comme ça, on continue la visite toute la nuit et on ressort demain matin !

– T'es dingue, Quentin. Tu redeviens un gamin, ici !

Je ne réponds pas, trop occupé à tout regarder une dernière fois avant de franchir les portes. À l'extérieur, le froid nous rappelle brutalement sa présence : il ne neige plus mais le vent est toujours aussi glacial.

– Bon, à défaut de transplaner... on va prendre le bus, déclare Enzo.

En effet, une dizaine de bus à impériale s'alignent à droite du parking, portant les couleurs des studios.

– On va là-haut ! je m'écrie aussitôt, oubliant qu'Enzo m'a traité de gamin cinq minutes plus tôt.

Et puis zut, on va dire qu'aujourd'hui, c'est permis.

On monte dans un bus, à l'étage les passagers sont moins nombreux. On s'installe tout devant, pour voir le paysage qui s'étale sous nos yeux. Enzo passe un bras autour de mes épaules tandis que le véhicule démarre. Après le voyage, l'excitation et l'émerveillement de cette journée, je sens la fatigue m'envahir d'un seul coup. Je m'appuie doucement contre Enzo, ma tête dans son cou, et lui murmure simplement :

– Merci.

Il reste silencieux, mais je sens ses lèvres se poser dans mes cheveux. Le reste du trajet, on ne parle pas, on admire la ville qui se rapproche, si lumineuse sous le ciel gris qui se prépare à accueillir la nuit. J'ai l'impression d'être parti depuis des années, d'avoir laissé derrière moi tout le négatif... et ça fait du bien de ressentir ça.

Après une bonne demi-heure de route, on descend du bus en plein centre-ville, je frissonne en me retrouvant dehors. Enzo prend ma main pour nous guider, comme s'il connaissait le chemin par cœur.

– On dirait que tu es déjà venu, je lui dis.

– Non, j'ai simplement regardé un plan et mémorisé le trajet.

– Dis plutôt que tu as un GPS intégré !

Il étouffe un petit rire en levant les yeux au ciel. C'est sûr que de mon côté, mentalement, ça ne s'arrange pas !

– C'est bon, il n'y a personne, je déclare alors qu'on attend sur le trottoir à un carrefour.

– T'es sûr ?

Juste à ce moment-là, une voiture déboûle de par la droite. Et zut, j'avais encore oublié !

– Aaaah ! Pas idée de conduire à l'envers !

– J'étais certain que tu dirais ça, se moque Enzo.

De son autre main, il désigne la chaussée où est inscrit en lettres blanches : « LOOK RIGHT ».

– Ouais bon, ça va, je grommelle.

Ah, que la réalité est triste, après avoir passé la journée dans l'univers merveilleux de *Harry Potter* ! Je reste prudemment derrière Enzo jusqu'à ce qu'on atteigne une rue secondaire, plus calme, où se côtoient des pavillons presque identiques. Briques rouges, toits pointus, fenêtres sans volets et petits jardins bien entretenus... *So british* !

La maison des parents d'Enzo ne déroge pas à la règle, sauf qu'elle est environ trois fois plus grande et deux fois plus haute que toutes les autres de la rue. Je ne suis même pas étonné. Vu celle qu'ils avaient en France...

Enzo ouvre le petit portillon en fer forgé, le porche est plongé dans une semi-pénombre crépusculaire. Derrière nous, la rue est déserte...

– Attends, je lui dis avant qu'il ne sonne.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se retourne pendant que je m'approche de lui.

– Merci, je souffle en posant mes deux mains sur sa taille pour l'attirer à moi.

Et, sans lui laisser le temps de dire ou de faire quoi que ce soit, je pose mes lèvres sur les siennes. Si douces, si chaudes. Mon cœur rate un battement, cette sensation m'électrise comme à chaque fois. Enzo répond à mon baiser en nouant ses bras autour de mon cou. Puis en ouvrant ses lèvres pour chercher ma langue avec la sienne.

Tout à coup, je ne sens plus le froid autour de nous, ni le vent qui s'engouffre en rafales entre les maisons... Je sens juste la bouche d'Enzo, ses bras autour de ma nuque, son souffle mélangé au mien. Les seules choses qui suffisent à mon bonheur.

Quand je me rappelle enfin où nous sommes, je me détache de lui, à regrets. Si les parents d'Enzo n'ont absolument aucun problème avec notre relation, ce n'est pas non plus une raison pour être surpris en train de nous bécoter juste sous leurs fenêtres !

Enzo caresse ma joue du bout des doigts, en m'adressant son petit sourire en coin.

– Tu es prêt ? chuchote-t-il.

Je réponds d'un simple hochement de tête. Il sonne à la porte et, moins de dix secondes après, tout s'illumine autour de nous.

– Ah, les garçons ! Entrez ! s'écrie Inès, la mère d'Enzo, qui vient de nous ouvrir.

Elle embrasse son fils d'un geste un peu maladroit – il faut dire qu'elle n'a jamais eu l'habitude d'être très maternelle. Même chose avec moi, juste avant de me dire :

– Alors, cette surprise, c'était comment ?

– Génial ! on répond d'une seule voix.

Petit sourire de connivence. J'espère qu'on ne perdra jamais cette façon de dire les mêmes choses en même temps. C'est trop chou ! Non, je rigole. Mais c'est mignon quand même, non ?

– Bonsoir, les garçons, déclare une voix grave à ce moment-là.

Le père d'Enzo, qui sortait du salon – ou de n'importe quelle autre pièce, en fait – nous rejoint à son tour dans l'entrée. Il serre brièvement son fils dans ses bras avant de me tendre sa main. Est-il utile de préciser que je me sens un brin intimidé, là ?

– Si vous voulez vous poser un peu, on a mis vos bagages dans la chambre au dernier étage, nous dit sa mère. On dînera un peu plus tard...

– D'accord, murmure Enzo.

Il paraît un peu déconcerté, tout comme moi, et comme ses parents, en fait. Après un petit moment de silence légèrement gênant, on part tous dans des directions différentes : Inès dans la pièce à droite, Julien dans celle de gauche, et mon amoureux et moi au fond du couloir, d'où s'élève un grand escalier.

Au premier étage, Enzo reprend ma main et nous fait visiter la maison, puisqu'il la découvre en même temps que moi. Le couloir dessert une vaste chambre, meublée et décorée dans des tons clairs : murs blancs, moquette beige, meuble de bois mordoré et rideaux d'un gris pâle autour des deux fenêtres.

Au fond de la chambre s'ouvre une porte qui doit mener à la salle de bain, mais on ne va pas voir jusque-là. De l'autre côté du couloir, il y a une autre chambre plus petite ainsi qu'un bureau avec une grande porte vitrée qui donne sur un balcon.

– Sympa, la vue, je murmure en observant Londres, toutes lumières allumées pour attendre la nuit.

Enzo hoche simplement la tête, à côté de moi. Je le suis tandis qu’il repart vers l’escalier. Et quand on arrive au deuxième et dernier étage, il étouffe un petit rire ironique. Ce que sa mère a appelé la chambre, c’est... l’étage entier, en fait.

– Ils ont pas pu s’en empêcher, soupire-t-il.

– Quoi ?

– Tout ça.

D’un geste, il désigne l’immense chambre autour de nous.

D’un côté trône un grand lit aux draps bleus foncés, comme dans l’ancienne chambre d’Enzo, en France. Juste à côté nous attendent nos valises. Les murs couleur taupe se confondent presque avec la moquette gris perle, c’est à la fois impersonnel et apaisant. Seule une partie de l’étage est cloisonnée, sans doute pour séparer la salle de bain du reste.

Et, dans le coin opposé à celui où se tient le lit, une porte vitrée identique à celle du bureau, en-dessous, laisse entrevoir le même petit balcon. Et le même panorama.

– À croire qu’ils n’ont pas compris, la dernière fois, grommelle Enzo.

– Ne sois pas si... sévère.

– Sévère ?

– Oui, je murmure. Ils ont sûrement changé, même si tu n’en as pas encore l’impression. Justement... laisse-leur le temps de te le montrer.

– Bah, j’ai déjà un aperçu.

– Mais non ! Ils ont toujours aimé ça, pas vrai ? Les belles maisons, et tout le reste. Ils ont les moyens de se l’offrir et ils ont raison de se faire plaisir. Ça ne veut pas dire qu’ils ne sont pas différents... à l’intérieur.

Enzo m’observe longuement, je vois toute une série d’émotions défiler dans ses yeux de saphir. Les doutes. La peur. La déception... Le souvenir d’un passé encore un peu trop présent. Et puis, un éclair de lucidité, et beaucoup d’amour.

Il finit par me sourire, à peine, comme avant.

– Comment tu fais pour être toujours prêt à laisser une nouvelle chance à n’importe qui ?

– Parce que tout le monde le mérite, non ?

Il s’avance, s’arrête tout près de moi. Son souffle effleure mon visage, puis il appuie son front contre le mien et chuchote :

– Heureusement que tu es toujours là pour me remettre les idées en place...

– Faut bien que je serve à quelque chose.

– Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

C’est peut-être la centième fois qu’il prononce cette phrase et pourtant, quand je l’entends, je ressens toujours ce mélange de bonheur et de douleur... Parce que je l’aime à tel point que cela me fait mal. Et que c’est une douleur que j’adore.

– Pas plus que moi sans toi, je réponds alors.

Le temps s’arrête quelques secondes, suspendu à nos regards qui se croisent. Mais je n’ai jamais su, ni voulu, résister à l’appel de ses yeux magnifiques.

Alors, je fais reculer Enzo jusqu’au lit, je le pousse pour qu’il s’y retrouve allongé, je me couche lentement contre lui, et je reprends notre baiser là où on l’avait arrêté...

5 avril 2013

Le lendemain, un léger rayon de soleil me réveille. C'est encore tôt, je crois. J'ouvre les yeux et, comme à chaque fois qu'on dort ensemble, je les pose sur Enzo. J'aime qu'il soit ce que je vois en premier, le matin. Parce qu'il sera toujours ainsi, au premier plan de ma vie. Tout le reste peut bien attendre.

Enzo est tourné vers moi, les paupières closes, un petit bout de sourire dessiné sur ses lèvres. Son visage repose sur son avant-bras gauche, contre les lettres du tatouage... Oh, je ne vous ai pas raconté !

Il s'est fait tatouer en décembre dernier, pour fêter nos un an ensemble. *Sleepwalker*. Il ne m'avait absolument rien dit, en plus. Il est arrivé un après-midi, le bras recouvert d'un pansement en plastique transparent, et quand j'ai vu ça, j'ai cru que... je ne sais pas, en fait. Mais je me suis senti tout bizarre. Ce mot, qui a tant de sens à nos yeux, gravé là sur sa peau...

Je me souviens lui avoir demandé, avec le cœur prêt à tomber en morceaux :

– Et si on se sépare... un jour ?

Il a haussé les épaules, alors j'ai insisté. Je voulais savoir. J'avais peur.

– C'est pas prévu dans mes plans, qu'on se sépare, il a répondu. Et même si un jour ça devait arriver, ça ne changerait rien à mes sentiments : tu seras toujours la première personne que j'aie aimée, et je ne veux jamais l'oublier.

Là, j'ai cru que mon cœur allait exploser, à cause de tant d'amour. Alors j'ai souri pour éviter de me laisser submerger par toutes ces émotions, ça en faisait beaucoup en peu de temps. Et depuis, je me souviens de cet instant chaque fois que je regarde son tatouage.

Je me tourne lentement pour admirer le jour nouveau qui se lève, ce rayon de soleil un peu trop frileux pour résister à l'assaut des nuages. Déjà une journée de nos mini-vacances qui s'est enfuie, trop vite, et on repart demain...

Tout est calme, un matin comme tant d'autres, avec ses petits bruits feutrés. Le souffle d'Enzo sur l'oreiller. Celui du vent à l'extérieur. Un lointain roulement lorsqu'une voiture passe, une portière qui claque, des bruits de voix indistincts... J'aime bien ces instants où le monde s'éveille et où tout semble si paisible. Ce n'est qu'une brève illusion. Mais si je commence à penser à autre chose, à tout le reste, je vais finir par me faire des nœuds au cerveau.

Je reviens vers Enzo, juste au moment où il ouvre les yeux. Et me sourit.

– Ce lit est trop grand, il murmure en se rapprochant de moi. Je t'ai perdu toute la nuit.

Il se blottit contre moi, je respire à pleins poumons ses cheveux. Ils ont gardé le parfum de vanille de la douche d'hier soir, juste avant qu'on aille se coucher.

– Et toi, tu as bien dormi ? dit Enzo en glissant une main sous mon t-shirt.

– Ouais. J'étais complètement naze, hier soir.

– Peut-être que si tu avais dormi, la nuit avant qu'on parte...

– Si tu n'avais pas fait tous ces mystères, j'aurais sûrement réussi à m'endormir, je rétorque en souriant.

Mon amoureux se redresse sur un coude pour me foudroyer de son regard couleur océan.

– Tu parles ! Si je t'avais dit qu'on irait voir les studios Harry Potter, t'aurais sauté partout toute la nuit !

Je ferme les yeux en rigolant. Sur ce coup-là, il a raison... comment souvent d'ailleurs. Que voulez-vous, c'est qu'il me connaît par cœur.

Quand je les rouvre, Enzo est toujours penché sur moi, à me regarder d'un air très sérieux.

– Oui ? je demande en dessinant d'un doigt le contour de ses lèvres.

– Tu comptes rester toute la matinée dans ce lit ? C'est pas que ça me dérange, hein, mais c'était pas la peine de venir jusqu'à Londres si on ne doit pas visiter autre chose que cette chambre !

– Le premier habillé ! je réplique.

Et je me lève aussitôt, sans finir ma phrase ni lui laisser le temps de réagir. Je change de t-shirt, enfile un pull par-dessus, puis le premier jeans que j’attrape dans mon sac. Quand j’ai fini, Enzo n’a pas bougé d’un pouce, il me regarde avec un sourire quelque peu... provocateur ? Oui, c’est le mot.

– Tu disais, le premier habillé... Il aura quoi, le premier habillé ? susurre-t-il.

– Le droit de déshabiller l’autre, je réponds du tac au tac.

Et sans rougir, s’il vous plaît ! Parfois, je suis capable de garder mon sang-froid. Parfois.

Le sourire d’Enzo s’élargit, et il se débarrasse de la couette qui le recouvrait pour me montrer sa tenue : un simple boxer. Tandis que je reviens près de lui, il déclare :

– Tu auras vite fait, vu ce que je porte...

J’en suis déjà à tendre la main – faible homme que je suis ! – quand je me ravise : ne vient-il pas de me dire qu’on avait beaucoup à visiter, aujourd’hui ?

– Allez, lève-toi ! On verra plus tard pour le reste.

Si son petit rire rauque me chavire totalement, je préfère ne pas le montrer. J’attends patiemment qu’il soit habillé pour qu’on descende tous les deux. Je me sens moins intimidé, aujourd’hui, sûrement parce que la soirée d’hier s’est bien passée. Bon, rien à voir avec l’ambiance familiale et cocooning qu’on a lorsqu’on est chez ma mère, mais les parents d’Enzo se sont montrés assez détendus pour qu’on se sente à l’aise.

Ils nous ont parlé de leur quotidien ici et nous, de celui qu’on a en France... mais on a préféré ne pas aborder le sujet « homophobie au lycée » avec eux. Ça ne servirait pas à grand-chose, étant donné qu’ils ne sont pas là pour voir comment ça se passe... et qu’ils ne peuvent rien faire de plus.

Quand on arrive au rez-de-chaussée – la chambre du dernier étage nous donne vraiment l’impression de ne pas être dans la même maison – une bonne odeur de pain grillé vient nous chatouiller les narines. Dans la cuisine, la mère d’Enzo s’affaire, préparant le petit-déjeuner. Mon amoureux m’adresse un regard éberlué.

– Bonjour, les garçons, nous dit-elle. Vous avez bien dormi ?

Elle est restée là à nous attendre, pendant que son mari est certainement au boulot. Je comprends tout à fait l’étonnement d’Enzo : il n’a sans doute jamais vu sa mère se comporter de cette façon. Il en oublie même de répondre, du coup je le fais à sa place, juste avant qu’on ne s’installe à table. Petit déjeuner à la française : céréales, chocolat chaud, tartines à la confiture et jus d’oranges.

Inès s’assied avec nous pour boire un café, je l’observe du coin de l’œil.

Elle a toujours la même silhouette longiligne mise en valeur par un chemisier beige, un jeans enduit gris foncé et de hauts talons. Ses cheveux blonds, mi-longs, retombent sur ses épaules en un brushing parfait. Elle n’a pas changé, pas vieilli, pourtant je la trouve quand même différente. Elle n’a plus cet air figé, inexpressif, qu’elle affichait quand je l’ai rencontrée pour la première fois ; ses yeux de saphir ont un regard plus doux et, de fait, ressemblent un peu plus à ceux d’Enzo... Mon amour, le trésor de ma vie. On pourrait m’enlever tout le reste, on pourrait même me priver de chocolat, tant qu’il reste avec moi je ne manquerai de rien.

– Qu’avez-vous prévu, aujourd’hui ?

La question d’Inès m’arrache à mes réflexions philosophico-romantiques, et Enzo à sa contemplation passionnée de tartine – à croire qu’il est encore plus stressé que moi, chez ses parents. Il finit tout de même par répondre :

– On va visiter... un maximum de choses. Buckingham, Covent Garden, Piccadilly Circus, Camden...

Je hausse les sourcils devant une telle énumération. Euh... tout ça rien qu’aujourd’hui ? Heureusement qu’on n’a pas traîné davantage sous la couette !

– Vous n’aurez peut-être pas le temps de tout voir aujourd’hui, confirme effectivement la mère d’Enzo, mais il vous restera la journée de demain. Votre vol est à quelle heure ?

– Un peu après dix-huit heures, je réponds.

Elle hoche la tête en silence, mais ne se propose pas pour nous accompagner ou être notre guide. Sans doute ne veut-elle pas s’immiscer dans nos petits projets de balade en amoureux ! D’ailleurs, on n’attend pas plus pour partir : sitôt le petit-déjeuner expédié, en avant !

Une fois dans la rue, j’ai l’impression qu’il fait encore plus froid qu’hier. Le vent souffle toujours autant, sans neige pour l’instant ; et le bref rayon de soleil aperçu en me réveillant semble avoir déjà disparu. Je remonte mon écharpe jusqu’au nez puis j’enfonce mes mains dans mes poches.

À côté de moi, Enzo fait la même chose, son regard se pose sur moi assez régulièrement. J’aime ça. Ça me rassure et me trouble en même temps. Et c’est justement pour ces raisons que cela me plaît autant.

Après un long trajet en métro, on ressort à l’arrêt *Westminster*, juste en face du Palais portant le même nom. La *Clock Tower* surveille imperturbablement cette partie de la ville, tandis que retentit la célèbre cloche *Big Ben* qui sonne neuf heures. On lève les yeux très haut pour l’admirer. Quelques secondes pour l’immortaliser avec mon Reflex, puis je me remets en marche aux côtés d’Enzo armé de son plan de Londres.

– Si on va par là, annonce-t-il en me montrant une autre rue, on pourra arriver jusqu’à Buckingham en passant par le parc St James... t’en penses quoi ?

– C’est toi qui a le meilleur sens de l’orientation, donc je te suis.

– Mouais... et fais gaffe pour traverser !

J’ignore résolument son petit rire moqueur, histoire de conserver le peu de dignité qu’il me reste.

Enzo nous guide dans les rues londoniennes. J’ai l’impression d’être dans un paysage en noir, blanc et rouge : le noir du macadam, le gris des bâtiments, le ciel nuageux presque blanc, glacial, et enfin le rouge des bus à impériale et des célèbres cabines téléphoniques. J’aime beaucoup, même si j’aurais encore plus apprécié tout ça avec quelques degrés supplémentaires !

Le reste du chemin, je regarde du mauvais côté à chaque carrefour. Je suis complètement irrécupérable et ça fait bien rire Enzo. On parvient dans le parc *St James* presque désert, le froid décourage sûrement bon nombre de promeneurs. Enzo prend ma main et nos doigts enlacés se réchauffent lentement.

Un quart d’heure plus tard, nous voilà devant le Palais de *Buckingham*. Quelques touristes déambulent çà et là, mais il n’y a pas foule. Une vaste cour s’étend jusqu’au Palais, derrière le portail et les hauts barreaux dorés. Et devant chaque porte se tient un garde, immobile, imperturbable.

– Tu ne pourrais pas faire ça, sourit Enzo sans quitter des yeux le garde royal le plus proche de nous.

Façon de parler, puisqu’il se trouve quand même à une bonne cinquantaine de mètres.

– Tu penserais trop, et tu finirais pas perdre l’équilibre, ou un truc du genre, continue Enzo.

– Et toi, tu t’énerverais que tout le monde soit là à te regarder comme si tu étais un animal en cage ! je réplique.

Du coup, on se détourne tous les deux et on finit par s’éloigner, pendant que la relève arrive et que les gardes échangent leurs places après une série de gestes totalement inutiles et un peu ridicules – ce n’est là que mon avis, je précise.

C’était un endroit à voir, même si on n’a pas aperçu le moindre petit bout de chapeau de la Reine. Ben quoi, on pouvait toujours espérer, non ? Le drapeau qui flotte sur le toit du Palais est censé signifier que la Reine est là, alors bon !

La matinée s'écoule ainsi, à visiter tout ce que l'on peut sans nous laisser impressionner par le temps glacial de cette journée. On se croirait en janvier ou février, certainement pas en avril. Mais, depuis Enzo, j'aime bien le froid. Il me rappelle l'époque de nos premiers regards, de nos premiers baisers... La magie de ces moments capturée pour toujours dans un écrin de neige, quand il fait si chaud à l'intérieur de nous.

Dans l'après-midi, après un nouveau trajet en métro, on arrive dans *Camden Town*, le « quartier populaire », surtout habité par des étudiants. Si j'ai apprécié ce que l'on a vu ce matin, je préfère nettement cet endroit.

De chaque côté d'une très large avenue s'agglutinent des magasins attrape-touristes qui se ressemblent tous, des salons de tatouages, des fast-foods, des boutiques au style punk ou gothique, ainsi que de nombreux marchés.

Enzo et moi, on déambule longuement et tranquillement, en commentant à mi-voix tout ce qui s'étale sous nos yeux. Les sweats et les t-shirts aux couleurs de séries télévisées bien connues, des tasses ou des portes clés affichant les symboles britanniques : la *Clock Tower*, *London Bridge*, les cabines téléphoniques et, bien évidemment, le portrait de la Reine.

Un peu plus haut, on trouve une quantité impressionnante de coques pour Smartphones, juste après un magasin de vêtements gothiques. J'adore le mélange des genres, des cultures, l'esprit à la fois rebelle et décontracté de ce quartier, où on oublie rapidement la barrière de la langue et de la monnaie pour profiter de ces instants de découverte. Nous deux, parmi tant d'autres, au milieu d'un quartier de Londres... et pourtant, on ne se sent pas étrangers.

Soudain, un goût de liberté vient se poser sur nos lèvres... Impossible de savoir pourquoi ce sentiment survient ici et pas ailleurs. Mais finalement, je pense qu'ici ou ailleurs, c'est du pareil au même. On peut tous choisir d'être libres, on peut tous laisser les autres l'être, où que ce soit sur cette terre. Ce serait bien si seulement tout le monde pouvait le comprendre...

- Quentin ?
- Oui ?
- Encore en train de rêver, me dit Enzo en souriant.

Il me regarde avec tendresse, je serre un peu plus fort sa main dans la mienne. Je vous avais prévenus : je ne me suis pas arrangé, avec le temps !

Tandis qu'on revient sur nos pas après avoir traîné pendant des heures, on croise trois jeunes français – ça s'entend facilement ! – deux filles et un garçon, qui nous font rigoler discrètement. Enfin, surtout les deux filles : elles portent des sortes de bonnets en forme d'animaux, l'une un loup et l'autre un pingouin.

- Tu veux pas le même ? je chuchote à Enzo.
- Heu, non, pas quand même.

Les deux filles poursuivent leur chemin en riant pendant que le garçon, qui s'était attardé devant une vitrine, les rejoint hâtivement. Au passage, son regard se pose sur nous et s'attarde sur Enzo... un peu trop longtemps. Hééé ! Pas touche ! C'est pas parce qu'il a de jolis yeux bleus que je vais le laisser mater MON chéri ! Moi, possessif ? Oh, si peu...

Cela dit, je ne crois pas qu'Enzo ait remarqué quoi que ce soit, parce qu'il m'entraîne déjà vers notre prochaine destination : *Covent Garden* et *Picadilly Circus*, en plein centre-ville.

Là, le décor change carrément et se pare à nouveau des mêmes couleurs sages que ce matin : gris, noir, et rouge. Plus de boutiques à la devanture excentrique ou de vendeurs hélant les touristes sur leur passage. C'est un quartier beaucoup plus chic, plus riche, tel que l'on peut se représenter Londres dans notre imagination.

Malheureusement pour nous, la neige décide de s'inviter à nouveau et, au bout de cinq minutes à lutter contre les rafales de vent chargées d'eau cristallisée, on se retrouve grelottants et exténués.

- On fait une petite pause ? me dit Enzo en désignant un café à l'enseigne bien connue.

Je ne peux pas le citer, ça va créer des problèmes de marque, mais sachez que son logo est une dame aux longs cheveux, dessinée en vert sur un fond blanc... Mais si, je suis sûr que ça vous dit quelque chose !

Aussitôt qu'on entre, on est assailli par une vague de chaleur étouffante et d'odeurs alléchantes, café et chocolat mêlés. Je dois faire une tête de conséquence – genre grand sourire et regard gourmand – parce qu'Enzo marmonne après m'avoir jeté un coup d'œil :

– Effectivement, je crois qu'on a bien fait de s'arrêter là.

Une fois notre commande passée et récupérée, on va s'installer tout au fond, à une petite table à moitié dissimulée derrière une grande plante d'intérieur. Enzo s'assied en face de moi, entre nous patientent – pas pour longtemps – deux grandes tasses de chocolat chaud et deux muffins « triple chocolat ». Autant vous dire : le paradis sur terre !

– Commence, me dit Enzo, tu en meurs d'envie !

Bon, s'il le dit... Je croque dans mon muffin et là, je découvre tout à coup la signification du « triple chocolat », et pas « trois chocolats ». Vous ne vous posiez pas la question, vous ? Donc, il s'agit d'un muffin au chocolat, mais jusque-là je pense que vous aviez compris, parsemé de pépites et... avec un cœur coulant au milieu. W.O.U.A.H.

– Alors ? m'interroge Enzo en buvant une gorgée de chocolat chaud.

– Heu... tu as déjà eu un *orgasme culinaire* ?

Il éclate de rire et manque de s'étouffer, le pauvre. Quand il a enfin retrouvé son souffle, il insiste, un brin coquin :

– Tant que ça ?

– Ouais, presque. Mais j'ai dit culinaire, hein...

Enzo m'adresse un clin d'œil, je me sens rougir malgré moi. Il fallait bien que ça arrive ! Ça m'apprendra à placer ce genre de mot dans une conversation tout à fait ordinaire !

En face de moi, il a attaqué son propre muffin, j'attends son verdict.

– C'est vrai que c'est super bon.

– Ah, tu vois !

– Comme d'autres choses, d'ailleurs...

Du bout des doigts, il parcourt le dos de ma main, posée là, de légères caresses, qui me font soudain frissonner de la tête aux pieds. Le temps de croiser le regard brûlant d'Enzo, j'en oublie tous les muffins du monde, qu'ils soient « triple chocolat » ou pas ! Si vous pouviez voir ça... quoi que, non, je préfère que cela me soit entièrement réservé. Pardonnez mon égoïsme... mais, si vous êtes amoureux, vous comprendrez.

Une fois réchauffés et avec le ventre plein, c'est encore plus difficile de repartir. Mais comme on ne va pas non plus passer notre vie là, il faut bien s'y résoudre. Au-dehors, la neige tombe toujours, tout doucement : quelques flocons hésitants par ci, par là. Comme des petits morceaux de nuages effilochés.

Enzo continue à nous guider, armé de son fidèle plan, pendant que je prends plein de photos. Je me dis que quand on sera vieux et plus très beaux – enfin, pour ma part, parce qu'Enzo sera toujours aussi beau à mes yeux – on regardera toutes ces photos-souvenirs avec plaisir.

Enfin, mieux vaut ne penser à tout ça... on a quand même encore un peu de temps devant nous ! Et inutile de me rappeler qu'il passe beaucoup trop vite, je le sais déjà ! C'est le genre de certitude capable de faire déprimer un réverbère...

Après avoir parcouru des dizaines de rues, être entrés dans toutes les boutiques qui nous intéressaient, on en arrive à la même constatation, Enzo et moi : on est complètement crevés.

– On rentre ? me dit Enzo. Je me caille.

– Il nous restait quoi à faire ?

– Tower Bridge, London Bridge... Tous les ponts, en fait. Mais faut tout faire à pied et là, j'en peux plus.

– Alors on rentre.

Direction le métro, pour la dernière fois de la journée. Il nous faut une quinzaine de minutes pour atteindre la station la plus proche de la rue où habitent les parents d'Enzo. Tout est calme, dans ce quartier, ça me rappelle un peu là où j'ai toujours vécu avec ma mère.

Quand on entre dans la maison, Inès nous accueille avec un petit air légèrement affolé :

– Oh, les garçons... vous avez passé une bonne journée ?

Puis, sans attendre notre réponse, elle ajoute :

– Je suis désolée, Enzo, ton père avait oublié qu'on avait un dîner, ce soir... Pour le travail. On ne sera pas ici de la soirée.

– Ce n'est pas grave, répond son fils.

– Mais demain, on passera la journée avec vous, c'est samedi... on visitera tous ensemble !

– Oui, d'accord...

Du coin de l'œil, je guette la réaction de mon amoureux... je crains le pire. Mais sa mère semble réellement désolée.

– Je dois partir, reprend-elle, j'attendais que vous arriviez pour vous prévenir. Il y a tout ce qu'il faut dans la cuisine, si vous voulez manger, et puis... vous êtes ici chez vous, de toute façon.

Ces derniers mots, prononcés un peu maladroitement, n'en perdent pas leur valeur pour autant. Inès se recouvre d'un long manteau, embrasse son fils sur la joue puis m'adresse un sourire avant de partir. Le claquement de la porte résonne dans le silence du couloir. Je me tourne aussitôt vers Enzo.

– T'inquiète pas, ça va, me dit-il avec son petit sourire en coin.

Craquant, comme toujours.

– Elle avait vraiment l'air désolée.

– C'est ce que je me suis dit aussi, je souffle.

Il franchit d'un pas la distance qui nous sépare pour se blottir contre moi, son visage enfoui au creux de mon cou. Je le serre dans mes bras et on reste longtemps comme ça, sans rien dire.

Il y a des moments qui se passent de mots.

– Tu as faim ? finit par me demander Enzo, un peu plus tard.

– Non, pas spécialement.

Il relève brusquement la tête. Ses yeux bleus pétillent de malice quand il me dit :

– Pas possible... tu es sûr que ça va ?!

– Ouais, le méga-muffin m'a rassasié, je murmure.

Je suis bien conscient de mettre un peu les pieds dans le plat, d'ailleurs le regard d'Enzo se pare aussitôt d'une lueur que je connais bien.

On monte jusqu'à notre étage-chambre, où on se débarrasse enfin de nos manteaux. Il est presque vingt heures et la rumeur de la ville nous parvient à peine, comme si on était un peu coupés du monde. Ou alors c'est mon cerveau qui se déconnecte du reste de l'univers.

– Je suis congelé, murmure Enzo en cherchant un pull supplémentaire dans son sac.

– Tu ferais mieux de prendre une douche bien chaude, ce sera plus efficace, je suggère.

Il hoche la tête, reste silencieux une seconde, puis déclare :

– Tu viens avec moi ?

– Ah... Je pensais appeler rapidement ma mère, mais...

– Non, non, appelle-la, m'interrompt Enzo. Je fais vite, de toute façon.

Il dépose un baiser sur mes lèvres puis fonce vers la salle de bain, de l'autre côté de la pièce. Hum, j'aurais mieux fait de me taire et d'aller avec lui plutôt que de parler encore de parents. Il est toujours sensible sur ce sujet... ce n'est pas étonnant, en même temps. Mais bon, maintenant, c'est fait... je me rattraperai quand il sortira de sa douche. Alors, comme prévu, je téléphone à

ma mère à qui j'avais juste envoyé un petit texto hier pour dire qu'on était bien arrivés, et je lui raconte rapidement tout ce qu'on a visité.

– Bon, c'est très bien, je suis contente pour vous, me dit sa voix à travers le téléphone. Allez, ne perds pas de temps avec moi, va plutôt profiter de tes vacances !

– Ouais, d'acc'. Bisous alors. À demain.

– Bisous, mon chéri.

On raccroche en même temps. Je l'imagine, dans le salon, en train de sourire... ou bien dans la cuisine avec Nina-Nuage qui s'enroule autour de ses chevilles.

Je me laisse tomber sur le lit, puis dans mes pensées... jusqu'à ce qu'un léger bruit n'attire mon attention, une dizaine de minutes plus tard.

Enzo a ouvert la porte de la salle de bain et reste là, debout, appuyé contre le cadre. Juste vêtu d'une serviette blanche négligemment enroulée autour de ses hanches. Très négligemment. Du genre, il suffirait d'un rien pour la faire tomber... et ça me donne envie d'essayer.

– Alors, ta mère va bien ? demande-t-il, l'air de rien.

Je réponds un « oui » un peu étranglé, trop occupé à le dévorer des yeux. Un sourire pas du tout innocent flotte sur son visage. Je me lève et le rejoins lentement, sans détourner mon regard de lui.

Ses lèvres accueillent les miennes comme si elles n'attendaient que ça. Je plonge mes mains dans ses cheveux de jais, ses mèches encore humides gorgées de l'enivrant parfum de vanille me glissent entre les doigts... et mon cœur chavire une fois de plus.

– Je t'ai encore facilité la tâche, susurre Enzo à mon oreille.

– Pourquoi ?

– Me déshabiller.

Je souris. Une de mes mains reste dans ses cheveux, tandis que l'autre se fraye un passage entre les pans de la serviette. Il frissonne quand j'effleure sa cuisse nue. Retient un gémissement quand ma main devient un peu plus entreprenante.

Et puis, brusquement, Enzo s'agrippe à mon cou en mordant mes lèvres, juste avant de me déshabiller. Mes vêtements tombent un à un sur le sol, on les rejoint quelques secondes plus tard sans même nous en rendre compte.

Là, sur la belle moquette gris perle, les yeux d'Enzo se plongent au fond des miens, tout comme son corps qui se fond en moi. On se noie l'un dans l'autre et dans cet océan de désir, dans cette lave d'amour en fusion qui nous consume de plaisir.

Plus tard, j'apprécie autant la tendresse de nos doigts enlacés et de nos corps reposant l'un contre l'autre, apaisés.

– Finalement, c'est plutôt une bonne chose que mes parents ne soient pas là, remarque Enzo.

Je rigole tout bas, ébloui par son regard limpide.

– Je t'aime, murmure-t-il.

Mes lèvres répondent par un baiser sur les siennes. On reste encore de longues minutes allongés, à savourer l'écho de notre étreinte... Puis, tandis qu'il récupère sa serviette échouée quelque part autour de nous, c'est à mon tour de filer prendre une douche... bouillante, parce que moi aussi j'ai froid, maintenant.

Quand je sors, la chambre est déserte, mais il ne me faut pas longtemps pour retrouver mon amoureux. Il est sur le balcon, emmitoufflé dans son écharpe et son manteau, en train de fumer une cigarette.

Je m'habille en deux temps-trois mouvements avant d'aller le retrouver. La nuit est tombée à présent, et les lumières orangées de la ville qui se découpent dans le ciel noir offrent une vue magnifique.

– T'aurais dû rester dedans, j'ai presque fini, déclare Enzo. Je ne veux pas que tu tombes malade.

– T'inquiète.

Je rabats la capuche du manteau sur ma tête.

– Tu fais ta racaille ?

– Wesh, ça va, man ?

Il rigole et moi, pour en rajouter, je lui pique sa cigarette et aspire une bouffée. Je ne m'étouffe pas avec... mais pas loin !

– Hé, ho, qu'est-ce qui te prend ? s'écrie Enzo.

Il déteste quand je fais ça. En plus, c'est juste pour le faire enrager... ça ne m'a jamais donné la moindre petite envie de fumer.

– Et toi, c'est quand que tu arrêtes ? je réplique.

Il souffle longuement la fumée et prend le temps d'écraser sa cigarette pour l'éteindre, avant de me répondre :

– Après le Bac.

Argh ! Le mot que je ne voulais surtout pas entendre ! Je dois d'ailleurs faire une drôle de tête, parce qu'il me regarde attentivement et murmure :

– Promis.

– Ouais...

– Tu ne me crois pas ?

– Si, bien sûr que si. Mais on avait dit qu'on reparlerait pas du Bac avant lundi.

Avant la rentrée, quoi. Bouh, que je n'ai pas envie !

– Ah, c'est vrai, désolé.

Enzo m'attire contre lui puis on reste là, adossés au mur de la maison, à admirer la ville engloutie par la nuit. J'aimerais me concentrer assez sur ça pour ne pas penser au reste, mais... ce n'est pas gagné.

– Il nous reste encore toute la soirée, et une bonne partie de la journée, demain, dit Enzo.

Je sais qu'il cherche à me rassurer, et peut-être à se rassurer aussi en même temps. Parce que passés les derniers moments de vacances, il faudra repartir au lycée, affronter à la fois les dernières semaines avant l'examen et la bande de Jonathan qui ne va certainement pas nous lâcher comme ça...

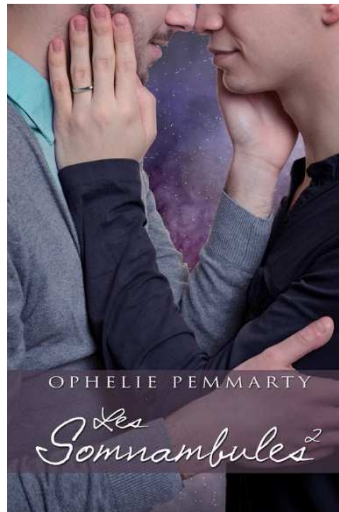
– Oui, je chuchote. Mais après...

– Et après... ça ira.

Enzo serre sa main autour de la mienne pour me réconforter. Alors je me tourne pour le regarder, pour que ce visage que j'aime tant chasse une fois de plus tous mes tourments. Il me sourit. Dans le froid, des nuages de vapeur s'échappent de nos lèvres et s'emmêlent comme le font si souvent nos souffles amoureux.

Je pose une main sur sa joue. Les yeux d'Enzo brillent malgré la pénombre, j'y vois notre amour et notre vérité : à nous deux, on sera toujours plus forts que le monde entier.

Retrouvez *Les Somnambules, Tome II*, en avril 2014, pour la suite de leur histoire. Aux Éditions Valentina.



Dix ans après *Les Somnambules*, plus d'atelier spécial, de chassé-croisé amoureux, ni de confidences au bord de la piscine... Quentin et Enzo ont grandi et construisent pas à pas leur vie d'adulte. Mais à tous les âges viennent les doutes, les questions, les épreuves de la vie auxquelles il faut faire face, tôt ou tard.

Enzo et Quentin savent qu'à deux, il est plus facile de les surmonter, même s'ils se déchirent parfois de trop s'aimer. Oui, à deux, ils sont plus forts, unis contre le pire... et pour le meilleur.

www.opheliepemmarty.com